

La colère

VIEUX RÉPUBLICAIN

CONTRE TOUT LE MONDE.

En avant!

Vive la République!!!

Marchons donc!

Bureau : rue Saint-Jacques, 110, au premier.

— Prix de l'abonnement pour Paris : un an, 8 fr ; six mois, 4 fr ; trois mois, 2 fr. — Pour la province : un an, 12 fr ; six mois, 6 fr ; trois mois, 3 fr. —
 Pour l'étranger : un an, 20 fr ; six mois, 10 fr ; trois mois, 5 fr.

Le Numéro 5 paraîtra jeudi prochain.

SOMMAIRE.

Tristesse et redoublement de colère. — Colère contre les hommes du pouvoir. — Colère contre les représentants du pays. — Colère contre les bourgeois éternels. — Colère contre les hurleurs des rues. — Colère contre les émeutiers. — Colère contre les clubs sans portée. — Colère contre les philippistes et légitimistes imbéciles. — Colère contre les prétendants de toute nature. — Colère contre les électeurs. — Colère contre ceux qui veulent nous tuer pour nous empêcher de mourir. — Le charivari des élections. — Récompense honnête à celui qui trouvera un homme. — Qu'est-ce que la France aujourd'hui? — Elections?

Tristesse et redoublement de colère.

Pourquoi donc ces noirs pressentiments dans les esprits agités et inquiets? Moi-même, LE VIEUX RÉPUBLICAIN, je sens dans mon cœur une douleur inaccoutumée et mon œil regarde avec surprise l'horizon qui s'épaissit.

Ne sentez-vous pas comme moi la pesanteur de l'atmosphère précurseur des tempêtes? Le soleil de la joie nationale et de la liberté se voile de nuages flottants qui projettent leur ombre sur la terre de France et attristent le visage de la patrie.

Il se fait comme un silence d'effroi dans les rangs populaires, le vent des révolutions s'élève par bouffées, encore incertaines, et semble s'essayer; il tournoie sur les places publiques, soulevant la poussière et faisant frissonner la chevelure des grands arbres.

Déjà voici le murmure de la foudre, et le trait brillant de l'éclair; déjà les hommes cherchent un asile contre l'orage; déjà les demeures se ferment et l'on n'entend plus que les cris de l'oiseau de proie et de l'animal féroce demandant leur curée aux orages.

N'est-ce point là ce que nous sentons tous, ce que je trouve dans les rues, dans les assemblées, dans les réunions les plus intimes, en haut en bas de la société? Dites-le, mille colères! dites-le franchement, le temps n'est-il pas à l'orage?

Et c'est là ce qui me navre le cœur, ce qui me met la tristesse jusqu'au fond de l'âme. Moi, Vieux Republicain, moi qui ai vécu dans l'air embrasé de 89, moi, qui ferais sauter une montagne, je crois, si elle m'empêchait de respirer, j'étouffe! Et je vois que tout le monde étouffe avec moi, et je vois que l'on veut asphyxier avec nous la République!

Comment voulez-vous que je n'entre pas dans une profonde colère, dans une colère où roulent des larmes amères comme la pluie jetée à grosses gouttes par les coups de tonnerre?

Comment voulez-vous que je ne m'irrite pas contre tous ceux que je vois être la cause de toutes nos souffrances? Comment voulez-vous que dans cette angoisse générale, lorsqu'il s'agit du sort de la France, du salut de la liberté, des doctrines de notre époque, je ne m'écrie pas dans une juste indignation:

Colère contre vous, hommes du pouvoir.

On ne sait qui vous êtes, où vous êtes, ce que vous voulez. Muette idole, dressée dans le silence d'un sanctuaire impénétrable, vous ne avez rendre aucun oracle et vos ministres incertains, se troublent, se divisent et n'ont rien à répondre quand on les interroge.

Vous, le cœur de la patrie, vous, qui devriez brûler de sa flamme et la faire couler dans les veines sociales, vous habitez un air glacial, et votre sein sans ardeur n'a point de chaleur à nous donner.

Vous, l'unité, la force, le nerf de la puissance nationale, tous les jours on vous sent divisés, tous les jours on vous proclame séparés, et l'atonie est votre ordre du jour accoutumé.

Vous, les fils de la liberté, vous n'avez encore eu d'accent décidé que pour exiger qu'on arme vos bras d'un décret menaçant, faisant trembler toutes nos libertés.

Mille colères! où donc est votre cœur, votre pensée, votre parole, votre énergie? Dressez donc votre tête, car c'est celle de la France! Marchez donc vers l'avenir et tout le monde vous suivra!

Colère contre vous, Représentants du pays.

Nous vous avons confié nos grandes destinées, et vous semblez ne pas même soupçonner le noble dépôt que vous tenez dans vos mains. Mille colères! dans cet instant sublime, où, vous trouvant entre deux mondes séparés par le torrent d'une révolution profonde, vous devez jeter le pont hardi qui les unisse, au moment où la France vous constitue les représentants de son génie, vous avez l'air de ne savoir si vous avez quelque chose à faire!

Quoi! ni les vœux de la patrie, ni le fracas des événements, ni les trônes qui s'écroulent, ni les regards des nations fixés sur vous, ni l'ébranlement de l'univers, ni le souffle de Dieu même qui vient des quatre vents toucher tous les jours vos fronts, rien ne pourra donc vous exalter, vous donner du cœur, élargir votre pensée, affermir votre courage, unir vos volontés!

Mille colères! Et nous vous verrons vous heurtant, vous démenant dans un chaos de petits tripotages politiques et de plus bas étage encore! pendant les jours, les mois solennels qui vous sont donnés, nous fournir le ridicule et décourageant spectacle d'hommes sans vie commune, sans pensée commune, sans expression commune, parlant, décrétant au hasard et faisant rougir la grande Nation qui les a nommés! d'hommes venus de tous les chemins, d'hommes en grand nombre, déjà brisés et souillés dans leur carrière publique.

Représentants! vous avez au milieu de vous un grand principe, c'est la souveraineté nationale dont vous êtes les ministres, mais souvenez-vous que c'est à la nation à vous juger, souvenez-vous qu'elle vous a déjà sauvé une fois, souvenez-vous que nos rues entendent des cris s'échapper contre vous, souvenez-vous que la France est mécontente!

Donnez-lui de la vie, de l'unité, du mouvement, de la liberté; donnez-lui ce qu'elle demande, ce qu'elle attend, ou sachez abdiquer une mission pour laquelle vous ne seriez pas nés.

Colère contre vous, bourgeois éternels!

Vous tremblez dans vos demeures, vous vous dites à voix basse vos terreurs, et tenant d'une main votre fusil national vous délibérez en secret sur ce qu'il faudrait, sur l'homme habile qui saura vous sauver.

Eh! mille colères! sauvez-vous vous-mêmes! Elevez l'atmosphère politique, étendez l'horizon de nos libertés publiques, ne reculez devant aucune solution, ayez du cœur, du génie, et montrez-vous ce que vous voulez être, l'élite de la patrie.

N'espérez pas réussir avec la compression; la vapeur populaire, comme celle de nos machines, ferait explosion si vous ne lui donniez une issue. Donnez-lui donc carrière, agrandissez notre nation, que ses éléments de puissance se déploient, que toutes les misères trouvent soulagement, et que nous soyons tous fiers d'être Français!

Ouvrez des assemblées politiques, venez-y tous, parlez au peuple et que le peuple vous parle à son tour; ce sont là les soupapes de sûreté dans le gouvernement de la République.

Colère contre vous, hurleurs des rues.

Je vous connais! c'est le Vieux Republicain qui vous le dit. Désœuvrés, mauvaises têtes, chérissant le tapage, vous aimez le souffle des passions. Que signifient ces flots toujours agités, toujours souillés de vase! que signifient ces noms d'hommes, ces vivats que vous poussez? Que vous peuvent un tel ou un tel? feront-ils votre bonheur; que sont devenues toutes ces idoles que vous avez chantées et renversées tour-à-tour? vous prenez-vous pour des laquais ou des esclaves et vous faudra-t-il toujours des maîtres ou des dictateurs?

Vous vous plaisez donc à être la terreur de vos frères et à devenir le prétexte de toutes les réactions, de toutes les tyrannies peut-être! Pauvre peuple! n'apprendras-tu jamais rien, et des hommes pourront-ils donc toujours te tromper!

Colère contre vous, émeutiers.

N'allez donc pas dans le secret, en vous cachant avec lâcheté, soulever un peuple trop confiant, trop généreux, que l'on mène presque toujours où il ne voulait point aller. Si vous avez l'amour de la patrie, si vous brûlez de servir la liberté, si vous voulez pousser la France vers la lumière et le bonheur, que ne parlez-vous au public! Réunissez les citoyens, discutez, écrivez, éclairez, dites librement, hautement votre pensée, voilà comme l'entend le Vieux Republicain.

Savez-vous qui vous êtes, j'en ai tant vu passer! vous n'êtes que des ambitieux, des séditions, sans talents, sans idées! Vous êtes les conducteurs des temps modernes, au service de toutes les passions! Vous êtes les alliés de tous les despotismes dont vous préparez la venue! Vous êtes l'avant-garde des prétendants et des étrangers! Vous êtes les grands ennemis de la Patrie que vous contristez!

Colère contre vous, clubs sans portée.

Qu'êtes-vous devenus? mille colères! j'attendais tout de vous, et vous mourez dans une pénible agonie! furieux ou paralysés, la crainte et l'ennui vous fermeront sous peu, et le jour de votre mort sera celui de notre liberté! Multipliez-vous donc! développez vos enceintes, appelez des rangs plus pressés, donnez à vos discussions de la lumière, de la force et de la dignité; soyez donc, mille colères! soyez la représentation nationale, les mille bouches de la France; levez-vous et parlez!

Colère contre vous, philippistes et légitimistes imbéciles.

Et vous croyez encore à quelque avenir pour vous! que faites-vous! Calculant avec joie les maux de la République, tressaillant d'allégresse en voyant les progrès de la misère, du découragement et de l'émeute, vous attendez l'agonie pour remettre la France sous votre joug, vous espérez dans la douleur et dans la mort.

Et vous croyez que si cette France avilie vous revient par surprise, par illusion, par contrainte ou par trahison, vous la retiendrez dans votre main! mille colères! vous ne connaissez pas votre patrie, vous ne savez pas ce qu'elle a de haine pour ceux qui déshonorent son génie; vous ne savez pas son amour violent pour la liberté.

Vous êtes trop petits, sachez-le bien, pour dominer la France, vous êtes trop faibles pour tenir les rênes de la patrie! par trois fois elle vous a rejetés avec mépris comme indignes d'elle. Votre passé voilà quel serait votre avenir, c'est le Républicain qui vous le dit.

Colère contre vous, prétendants de toute nature.

Vous aimez, dites-vous, la France votre patrie; c'est pour faire son bonheur que vous voulez la gouverner! si vous l'aimez mille colères! retirez-vous loin d'elle! ne venez pas entretenir au milieu de nous le trouble et l'agitation, ne venez pas nous donner la fièvre et tenter des trahisons! plus vous serez loin, plus nous vous chérirons! plus vous serez près de nous, et plus nous vous détesterons.

Colère contre vous, électeurs.

Comment, mille colères! vous n'avez pu trouver dans vos rangs populaires, des hommes nouveaux, des hommes à trempe vigoureuse, au cœur généreux, produits par le sol républicain, et qui n'aient pas encore été souillés par une main monarchique et le baiser des rois! La France est donc stérile.

Et vous êtes allés chercher dans les défroques de Louis-Philippe, les hardes les plus usées! vous avez ramassé dans le ruisseau de la politique des fleurs fanées, salies et traînées. Quels noms, grand Dieu! pour un républicain que ceux de Thiers, de V. Hugo, de Girardin! Et c'est avec ces invalides que vous espérez sauver la patrie! Oh non, ces gens-là traitres à toutes les causes, prostitués à toutes les tyrannies, portent malheur à qui les prend à son service! Et par surcroît, vous leur avez donné renfort d'absurdes socialistes! mille colères! vous voulez donc établir la République des charlatans.

O colère! que de nuages à l'horizon! que de tempêtes nous menacent! mais faut-il trembler, faut-il désespérer? Non!

Non! c'est la fureur des vents qui donne au chêne des montagnes et sa vigueur et ses victoires. C'est l'orage qui saisit le navire, le pousse, le fait voler, le jette au port, si des mains hardies tiennent le gouvernail: ce sont les combats, les fatigues, le fracas des batailles qui forment le guerrier.

Génie de la France, réveille-toi, lève la tête! marche à grands pas, vole plutôt! qu'importe à l'aigle les lacets étendus sur la terre et la nue déroulée dans les airs, et les petits oiseaux qui tourbillonnent, l'aigle vainqueur plane, s'élance et se fixe sur la hauteur.

Colère contre ceux qui veulent nous tuer pour nous empêcher de mourir.

C'est une vieille ruse que celle-là! mille colères!

je la connais depuis longtemps, et c'est là le plus le plus grand danger de notre République.

Il y en a qui ont une haine profonde pour toute liberté; ce mot seul les blesse, c'est un ennemi personnel dont il faut se débarrasser. Entre eux, guerre à mort! pas de quartier!

Il y en a qui ont peur de la liberté, bourgeois tremblants comme la feuille, gros rentiers, n'ayant de fêtes que les jours où l'on touche le quartier; pour eux, la liberté c'est une apparition sinistre; horrible fantôme, ses pieds nagent dans le sang, ses mains nerveuses tiennent le couteau tranchant, sa bouche est convulsive et ses cheveux souillés, se hérissent sous le bonnet rouge qui les couvre.

Liberté! Liberté si noble, si belle! au front pur, à l'œil étincelant, au sein palpitant de génie, liberté! toi le plus noble présent des cieux à la terre, quel démon a donc pu te défigurer de la sorte et te faire craindre et te faire haïr sous ces traits dégoûtants.

Mais cette haine, mais cette crainte est certaine et la liberté, cette noble souveraine, a contre elle une foule de conjurés. Comment cherchent-ils à lui donner des chaînes?

Leur recette est fort sûre et leur a toujours réussi. La voici.

Aussitôt qu'il se commettra quel qu'excès par l'abus d'une liberté quelconque on saisira l'instant de terreur ou d'indignation publique et l'on supprimera bien vite cette liberté reconnue dangereuse. Tel est le moyen souverain d'en finir avec toute liberté possible sans qu'il puisse être permis de se plaindre.

Mille colères! voilà donc le couteau suspendu sur nos têtes, voilà le considérant de tous les décrets tyranniques. Eh bien, répondez au Vieux Républicain, si vous l'osez! écoutez, peuple, et tâchez de bien comprendre.

A cause de l'abus, peut-on condamner la chose! voyons, répondez! tyrans de toutes espèces!

Parce que l'assassin va se promener dans les champs s'asseoir aux bords des forêts, me sera-t-il interdit d'aller prendre l'air et respirer le frais des bois. Serai-je obligé bientôt de prendre un laissez-passer?

Parce que des conjurés se retirent dans une chambre cachée, parce qu'ils y délibèrent en secret la ruine de la patrie, voyons, me sera-t-il interdit de me réunir en famille, d'assembler mes amis et de passer, la porte fermée, quelques heures dans l'intimité, et va-t-on rétablir la loi des suspects?

Parce que des hommes abusent de la confiance, trompent dans les échanges et vous vendent de la sciure de bois pour du bon café, faut-il détruire la liberté du commerce?

Parce que des filous mettent la main dans ma poche et prennent la liberté de voler ma bourse, faudra-t-il aller dans les rues les deux mains enchaînées?

Parce que des gens se réunissent pour détrousser les passants, casser les vitres des boutiques, violer toutes les lois, faut-il mettre aux galères tous les citoyens qui se réunissent les mains dans leurs poches pour se demander l'heure qu'il est.

Parce que des cerveaux brûlés vont faire imprimer des pages incendiaires, faudra-t-il mettre les scellés sur toutes les presses, porter au parquet tous les caractères et marquer à l'épaule tous les imprimeurs, crieurs, afficheurs, auteurs et brocheurs?

Parce que des fous à lier vont faire dans des assemblées des discours emportés, s'attaquant à toutes les grandeurs de la terre, faudra-t-il supprimer l'éloquence, les discours publics et nous réduire aux deux syllabes oui et non?

Parce qu'il y aura des mauvais clubs, faudra-t-il les fermer tous?

Parce qu'il y aura de mauvais journaux, faudra-t-il les entraver tous?

Parce qu'il y a de mauvais mariages, faut-il les empêcher tous?

Parce que les ivrognes s'enivrent, faut-il arracher les vignes et nous condamner à boire de l'eau de Seine.

Parce qu'il y a de mauvais professeurs, faut-il mettre l'éducation en régie et timbrer ceux qui devront donner la sagesse?

Parce qu'il y a des Chatels, histrions de messe et d'autel, faudra-t-il pour prier Dieu une carte du commissaire de police?

Voyons grands politiques, répondez! Parce qu'il y a des magistrats imbéciles, des administrateurs insensés, des voleurs dans les charges publiques, des

constituant sans idées, des directoires abâtardis, faudra-t-il envoyer toute justice, toute représentation, tout gouvernement se promener, ou, pour plus des sûreté, les condamner d'avance?

Eh! mille colères! Vive la Liberté! Périssent les entraves! Ayez donc confiance dans vos concitoyens! laissez-les marcher, parler, discuter, se promener, s'enfermer, enseigner, s'assembler, laissez-les faire! et s'il bronchent alors il sera temps de les pincer.

Pas de mesures préventives, c'est le cri de la liberté, c'est la devise d'un peuple qui sait la garder! fruit défendu, fruit désiré, vous le savez assez.

Moi, Vieux Républicain, je veux que tous les citoyens soient émancipés, je veux que leurs cœurs, leurs pensées, leurs bras, leurs jambes, leur désirs et leurs volontés soient libres de se mouvoir selon leur gré, sauf à répondre de leurs péchés devant monsieur le juge, ou, s'ils vont à confesse, devant monsieur leur curé.

C'est entendu, Peuple, garde tes libertés, repousse toute mesure préventive, et, s'il le faut, ramasse des pavés.

Le charivari des élections, concert monstre.

Il y en a eu sur tous les tons! Un Dupin nous vient de la Seine-Inférieure pour nous chanter sa vieille et triste chanson.

Un Thiers, de son fausset aigre et faux comme un jeton, nous vient répéter son éternelle partition!

Victor Hugo saisit sa rauque trompette.

Louis Napoléon chante sur tous les tons, croyant trouver la dominante.

Proudhon se bouche les oreilles et, n'écoutant personne, se met à crier comme un larron.

Leroux fait son solo, et, quand il chante, on croirait le charivari de l'humanité toute entière.

Heureusement que Caussidière est là, qui s'écrie: Sacrebleu! je vais vous mettre tous au violon.

Il n'y a donc plus d'hommes en France.

Mille colères! j'enrage! il n'y a donc personne pour se lever et marcher!

Où sont donc les hommes! mille colères! où sont-ils donc? Faudra donc la lanterne pour les chercher en plein midi!

Il n'y aura donc pas un homme, un bout d'homme. Récompense honnête à celui qui trouvera un homme!

Qu'est-ce que la France, aujourd'hui?

La France est comme un régiment qui voit devant lui une nuée de Cosaques, de Hongrois et d'Anglais, mais qui n'a pas d'ordre, qui ne sait plus que faire et qui voit dormir ses officiers.

Les soldats rugissent de colère, tordent leur baïonnettes, enfoncent leurs tambours.

Qui nous dira donc de marcher? Grande voix nationale, sortant des flots du peuple, parle donc! en avant!

Le peuple et le vieux Républicain.

Peuple donne ta main! que je la serre et causons un peu.—Voyons, dis franchement à un camarade ce que tu sens.

Je sens que j'étouffe, on n'a pas d'air!

Je sens qu'on ne fait rien, qu'on n'avance pas.

Je sens que nous ne sommes pas encore Français, mais Français, là, pour tout de bon.

Je sens que nous nous sommes seulement retournés sur notre oreiller.

Mille tonnerres! faudra-t-il donc toujours la fusillade pour nous réveiller!

On parle d'élections! mille colères, comme ils ont bien blagué les candidats roses, jaunes, et surtout bleus.

Pauvre Peuple! quand on pense que nous en avons 900 là-bas sur le quai, qui ont dit tout cela à leurs électeurs.

Le Gérant, DIMEY.

Paris. — Imprimerie d'A. Simon, rue Saint-Jacques, 110.